

**Conférence de Monsieur Jean Cluzel
prononcée lors de la 64^e séance solennelle
de la Société d'Emulation du Bourbonnais**

le samedi 7 décembre 2002
à Moulins

**Anne de France,
Duchesse de Bourbon**

Mes premiers mots seront de très sincère gratitude. Pour, à nouveau, m'avoir fait l'honneur de m'inviter à prendre la parole au cours d'une séance solennelle,... la 64^e.

En ce moment, j'ai souvenir de ces assemblées auxquelles j'ai participé sous la présidence de Marcel Générmont; son talent et son dévouement forçaient l'admiration; puis, se succédèrent plusieurs présidents, tous pareillement dévoués à l'œuvre commune.

Vos équipes - et, si vous le permettez, nos équipes - se sont - avec le même courage, la même rigueur scientifique - relayées depuis la fondation de cette compagnie en 1846. Elles ont fait suite aux travaux d'un Achille Allier, véritable fondateur de l'histoire bourbonnaise. Celui-ci fit prendre conscience à nos ancêtres qu'ils avaient une histoire en propre et qu'elle méritait d'être mieux connue. C'est ainsi que, génération après génération, notre Compagnie a su recoudre les plis déchirés par l'oubli de cette longue et prestigieuse histoire...

On ne le répétera jamais assez: les sociétés savantes représentent une grande richesse intellectuelle. Même si, à une certaine époque, il était de bon ton de moquer l'érudit local, en raison de son attachement à l'histoire locale et au caractère anecdotique des sujets qu'il abordait. Le retour de l'événement et de la biographie dans le champ de l'histoire universitaire ont renversé cette tendance; nombreuses sont maintenant les thèses nourries des recherches de ces érudits, patients et passionnés.

Au-delà de l'intérêt scientifique, c'est également la valeur civique de ces travaux que je veux souligner.

En effet, la société moderne a besoin de références vérifiées et de points d'ancrage fermes où puissent s'arrimer les certitudes et se forger les convictions.

Cette tâche, les grands médias audiovisuels ne s'en acquittent plus ou s'en acquittent mal. Il appartient donc à nos académies nationales comme à nos sociétés provinciales de prendre en charge une aussi noble mission: faire progresser la connaissance de l'œuvre de celles et de ceux qui nous ont précédés. Et, pour nous, c'est une double histoire, celle (le la France et celle du Bourbonnais.

On pourrait m'objecter que ce n'est guère être moderne que de chercher des exemples de vie dans les époques passées. Car on nous apprend maintenant que la mode est à l'inédit, à l'étonnant quand ce n'est pas au monstrueux. Mais, pour nous -membres de cette Compagnie ou membres d'autres sociétés savantes, dont je salue également la présence active, pour nous, donc, être modernes c'est refuser d'être la caisse de résonance de toutes les avant-gardes dont beaucoup ne laisseront pas de traces impérissables. Pour nous, être modernes c'est se savoir dépositaires d'une longue histoire autant que porteurs d'un projet de vie collective dont l'audace et la force ne se sont pas érodées.

C'est pourquoi il est bon de se tourner, une fois encore, - et ce ne sera pas la dernière - vers Anne (le France (lui, durant 34 ans fut (Iticheqq(- (le Bourbon.

Si j'ai choisi pour titre de cette conférence le nom d'Anne (le France, le préférant à celui d'Anne de Beaujeu qu'elle porta durant 14 ans, c'est parce qu'elle était fille de France, descendante directe de Saint-Louis. Partout où elle a vécu - que ce soit à Amboise, à Gien, à Moulins ou à Chantelle - elle a fait preuve de noblesse de caractère, et de sens de l'État; elle fit toujours Anne, fille de France !

Je la situerai dans son époque alors qu'elle devait assumer

I - UN FRAGILE HERITAGE puis je décrirai

II - SON IMPRESSIONNANT BILAN et je dirai

III - SON AMOUR DU BOURBONNAIS.

Mais je n'oublierai pas de rappeler notre dette envers elle. Nous ne pouvons nous en acquitter qu'en étant fidèles au message transcrit par le Maître de Moulins, celui d'Anne de France qui fut un personnage modèle de l'histoire par la noblesse de soit caractère et le sens élevé qu'elle avait du rôle de l'État.

Faisant référence à l'historien Pierre Nora, je ne connais pas d'histoire qui ne comporte une déclaration d'amour. Depuis celle, déchirante de Michelet à la fin de sa carrière: « *mon plus grand chagrin c'est qu'il faut te quitter ici* » jusqu'à celle de Fernand Braudel au début de son livre consacré à *L'identité de la France*: « *J'aime la France avec la même passion, exigeante et compliquée, que Jules Michelet.* »

Un certain amour et une certaine idée de la France ? Certes. Mais aussi, pour nous, un certain amour et une certaine idée du Bourbonnais. !

*
* *

I^e partie: Un fragile héritage

Tout a commencé, selon la coutume franque, avec le partage de l'immense empire de Charlemagne. En octobre 842, cent vingt personnes, - on dirait aujourd'hui cent vingt experts - se réunirent à Metz. Après quoi, en 843, par le Traité de Verdun, les trois petits-fils de Charlemagne se partagèrent l'Europe et donnèrent naissance à trois royaumes, formant trois bandes parallèles, du nord au sud de ce bout de continent en forme d'isthme:

- Francia occidentale (la future France)
- Francia orientale (la future Allemagne)
- et, entre les deux, la Lotharingie ou domaine de Lothaire, allant de la mer du Nord à l'Italie.

Des guerres incessantes s'ensuivirent. Elles allaient, dans toute l'Europe carolingienne, entraîner une profonde décadence du pouvoir royal et favoriser l'établissement du régime *féodal*. Au sein de ce système, les hommes et les terres forment une hiérarchie; un homme dépend d'un autre homme plus puissant; une terre dépend d'une autre terre plus importante; et le roi a pratiquement perdu tout pouvoir puisque les seigneurs exercent sur leurs terres les droits qui auraient dû n'appartenir qu'à lui.

Passent les siècles; arrive le quatorzième; en 1328, Charles IV le Bel, le dernier capétien direct meurt, sans héritier.

Une assemblée de grands féodaux décide alors de choisir le plus âgé et le plus sérieux des rois possibles, Philippe de Valois. Neveu de Philippe-le-Bel, il évince donc Edouard III d'Angleterre époux, lui, d'une fille du même Philippe-le-Bel.

Telles furent les origines de la guerre de Cent ans (lui opposèrent Anglais et Français, au nom de l'héritage capétien).

Pendant près d'un siècle, les Anglais - moins nombreux mais mieux organisés - dominèrent les champs de bataille:

- en 1346 Crécy
- en 1347 Calais, immortalisé par ses six bourgeois
- en 1356 Poitiers qui vit le roi de France Jean-Le-Bon prisonnier du Prince Noir puis mourir à Londres.

- en 1360: le traité de Brétigny qui fit passer plus du quart du royaume sous domination anglaise.

- Charles VI qui régna - si l'on peut dire étant donné ses crises de folie - de 1380 à 1422.

- en 1415: Azincourt.

- et, en 1420, -triste conclusion- le traité de Troyes donne la couronne au roi d'Angleterre...

Si bien qu'en 1422, à la mort de Charles VI, la France avait deux rois:

-Charles VII de France (branche des Valois)

-Henri VI d'Angleterre (petit-fils de Charles VI mais par les femmes).

Deux traditions expliquent l'originalité de la royauté française:

- le sacre à Reims,

- l'apanage.

1. Le Roi est sacré, à Reims, avec l'huile de la Sainte Ampoule que - selon la légende - un ange aurait apportée à Clovis. C'est une onction, comme celle d'un ordre sacré, donnant même le pouvoir de guérir des écrouelles (maladie de peau) - "*Le roi te touche, Dieu te guérit*". Telle est l'origine de la monarchie absolue de droit divin.

2. Le système de l'apanage permettait de détacher une portion du domaine royal donnée aux cadets de la Maison de France en compensation de leur exclusion de la couronne. Toutefois, ces domaines des princes apanagés devaient revenir au domaine royal en cas d'absence d'héritier mâle.

Grâce d'abord à l'épopée de Jeanne d'Arc qui aboutit au Sacre de Reims en 1429, puis grâce à l'alliance avec les Bourguignons en 1435, Charles VII (1422-1461) mit fin à la crise dynastique et termina la guerre de Cent ans.

Il revenait à son fils Louis XI, (1462-1483) d'en finir avec la crise politique ouverte par les grands vassaux qui, pendant plusieurs décennies, et au nom des libertés féodales, s'étaient opposés à l'autorité royale.

Jean Favier, dans son *Louis XI* paru chez Fayard en 2001, a brossé le tableau le plus rigoureux qui soit de l'oeuvre d'un roi qu'il n'hésite pas à considérer comme le premier chef d'État français. Il a démystifié le roi aux breloques et aux cages de fer sans rien dissimuler des ruses utilisées ni des cruautés du règne, car Louis XI n'avait qu'un seul objectif et peu importaient les moyens: consolider la couronne de France.

En 1482, sentant sa fin venir, il jugea qu'il était temps de transmettre à son fils les principes d'un art de gouverner. A cette fin, il avait rédigé un traité de conseils de gouvernement intitulé "*Le Rosier des guerres*". Dès le premier chapitre, Louis XI précise son intention - «*Nous avons voulu faire rédiger et assembler en un petit volume plusieurs bons, notables enseignements servant à la garde et défense et gouvernement d'un royaume.*»

Il devait en profiter pour dresser, devant la cotir, un bilan élogieux de son propre règne. Du reste, une affirmation revient sans cesse dans son livre: «*Nous n'avons rien perdu de la couronne.*» Il se félicite d'avoir «*augmenté et accru de toutes parts*» le royaume de France ! Dans ce *Ion*-, exposé, on décèle les raisons profondes de tous les actes de Louis XI : assurer l'unité et renforcer la puissance de l'État. Mais le royaume n'en restait pas moins fragile car la crise politique risquait à tout moment de renaître.

Louis, XI mort en août 1483, Anne fit réunir les États généraux à Tours au début de 1484; grâce à son adresse politique, elle sut faire obstacle au gouvernement des princes, de façon à ne pas renouveler les erreurs de ce que - un siècle auparavant - ou avait appelé le Gouvernement des oncles, c'était durant la minorité de Charles VI.

Ce fut un grand dommage pour la France qu'Anne n'ait pu régner durant toute sa vie, car elle avait d'éminentes qualités pour le faire. On se prend à rêver de ce qu'aurait pu devenir le royaume de France gouverné par Anne durant près de quarante ans ! Elle aurait évité les guerres d'Italie; elle aurait évité les erreurs et les fautes accumulées de Charles VIII, Louis XII et François I ; mais la loi salique s'imposait...

En fonction de cette loi, le roi de France ne pouvait léguer son royaume à un autre qu'à son fils aîné. Cette loi rédigée à l'époque de Clovis pour les Francs saliens - d'où son nom - détermine "la manière de succéder et de gouverner dans la terre franque". Elle était restée dans les oubliettes jusqu'au XIV^e siècle. Ressortie par les juristes lors de la querelle de succession France-Angleterre, elle servit de preuve juridique au service de la dynastie des Capétiens-Valois.

Ce que la France, au XV^e siècle, doit à deux jeunes femmes:

- Jeanne d'Arc en 1429 n'avait pas 19 ans
- Anne de France en 1484 n'avait pas encore 23 ans

Un peu plus d'un demi-siècle les sépare ! Seulement 55 ans !

La première a contribué à régler la *crise dynastique*, la seconde à régler la *crise politique* !

*
* *

II^e partie: Son impressionnant bilan

A la mort de son père, Anne a vingt-deux ans; née à Genappe en 1461, elle a vu naître sa sœur Jeanne en 1464 et son frère Charles en 1470.

Anne et la politique

Louis XI qui, dit-on, avait la "frénésie marieuse" ne convoita pas moins de six prétendants pour sa fille aînée

1 - le fiancé angevin 2 - le fiancé anglais 3 - le fiancé bourguignon 4 - le fiancé breton 5 - le fiancé espagnol 6 - le fiancé français.

Éviter les "blocs". Jouer les uns contre les autres anticiper les alliances dangereuses ou les défaire. Telles étaient les motifs de ces choix successifs pour sa fille aînée. En apparence, ils étaient contradictoires, mais Louis XI voulait conjurer les périls, face aux blocs qui ne cessaient de se former contre la France.

Finalement, mariant de force sa fille Jeanne avec Louis d'Orléans (futur Louis XII) dans le but avoué d'en ramener les possessions à la couronne, il allait donner sa fille Anne à Pierre de Beaujeu futur duc de Bourbon.

Jusqu'à l'âge de 12 ans, Anne était restée - à Amboise - près de sa mère. Mais, dès son mariage en 1474, elle s'est trouvée mêlée au gouvernement du royaume. Faut-il préciser que cette initiation tombait en terrain favorable ? La personnalité de sa fille s'affirmait si précocement que Louis XI a pu déclarer, - l'historien Brantôme le rapporte: «*C'est la moins folle des filles de France, car de sage il n'y en a point.* » Et si Louis investit son gendre Pierre de Beaujeu de tant de missions, c'est qu'il le savait accompagné d'une épouse dotée d'une grande capacité politique.

Anne était entrée dans une famille qui, depuis Robert de Clermont, sixième fils de saint Louis, avait contracté plusieurs unions avec la famille royale.

Pour comprendre l'importance des Bourbons, à la fin du XV^e, siècle, il suffit de rappeler le destin des trois frères et des quatre sœurs de Pierre :

les frères:

- Jean II, duc de Bourbon, auquel il succédera en 1488
- le cardinal Charles de Bourbon, archevêque de Lyon et primat des Gaules
- Louis, prince-évêque de Liège, à l'origine de la branche des Bourbon Busset.

les sœurs :

- Marie a épousé Jean de Calabre et de Lorraine
- Isabelle mariée à Charles, Comte de Charolais futur Charles le Téméraire, est l'arrière-grand-mère de Charles Quint
- Jeanne a épousé le Prince d'Orange
- Marguerite mariée au duc de Savoie est la mère de Louise de Savoie et la grand-mère de François I^{er}.

Parmi d'éminentes qualités, Anne possède un jugement clair et rapide. Elle a hérité de son père la souplesse alliée à la fermeté du caractère et à la persévérance dans les résolutions. Elle a un cœur noble, de la dignité, le sentiment de son rang et de sa mission et, surtout, le sens du commandement. On pourrait sans doute avancer qu'elle n'a pas le caractère des Valois mais plutôt celui de son arrière grand-mère paternelle, une forte personnalité: Yolande d'Aragon.

Ayant réuni les États généraux à Tours en janvier 1484, son intelligence fut d'accepter un Conseil de régence, présidé par Louis d'Orléans puis d'avoir amené les Etats à conclure leurs travaux par le texte suivant: "*Le roi expédiera lui-même toutes lettres patentes, règlements et ordonnances (...) il sera bien élevé et nourri, souhaitant qu'il ait toujours auprès de sa personne des gens sages, éclairés et vertueux, qui continuent à veiller sur sa santé et à lui inspirer des principes de modération et de vertu.*"

Les États généraux pouvaient donc se séparer, et Charles VIII se faire sacrer à Reims le 30 mai 1484.

Dès lors Anne et Charles ne se quittent plus. Jusqu'en 1491, Anne inspire la politique royale, prépare lettres et ordonnances que signe son frère, l'une *inspirant*, l'autre *promulguant*.

Durant 3 ans (de 1485 à 1488) Anne a mené et dirigé ce que l'on a appelé *la guerre folle*, celle engagée par son beau-frère, Louis d'Orléans, premier prince du sang, car celui-ci ne pouvait admettre la tutelle royale. Mais il est battu et fait prisonnier. Anne le fait enfermer dans la grosse tour de Bourges où il restera près de 3 ans.

En 1490, le roi vient pour la première fois à Moulins; il séjourne plusieurs semaines en Bourbonnais tant il trouve beau ce duché et tant il s'y plaît.

Mais il faut gagner la Bretagne à la couronne. Pour réussir ce grand dessein, Anne n'hésite pas à faire répudier Marguerite d'Autriche, fiancée de Charles VIII, élevée à Amboise. Alors, libre d'agir, en 1491, au château de Langeais, elle organise le mariage breton, entre son frère et Anne de Bretagne.

Elle ne peut cependant dissuader Charles VIII (en 1494 - 1495) de vouloir conquérir le royaume de Naples; tragique épopée et première guerre d'Italie où tant de vaillants chevaliers périrent; du moins ceux qui survécurent firent-ils connaissance avec la Renaissance italienne et revinrent-ils au royaume de France avec d'autres rêves en tête que ceux des romans de chevalerie.

Avec Pierre, son mari, Anne de France, dirigea de nouveau le royaume; Anne, la bretonne et reine de France a donc vécu à Moulins avec sa cour, la capitale du Duché étant devenue le centre du royaume.

Le bilan

L'éclatement du royaume évité, les princes calmés, le pays pacifié, le rattachement de la Bretagne scellé, les menaces de guerre extérieures éloignées, les finances rétablies, le bon fonctionnement de l'État assuré: tel est l'impressionnant bilan de la politique conduite par Anne de France. Cette œuvre fut accomplie en peu d'années alors qu'à la mort de Louis XI elle avait contre elle une foule de mécontents et qu'elle devait leur faire face au nom de son frère, encore un enfant, Charles VIII. C'est ainsi qu'elle a sauvé - en la consolidant - l'œuvre de Charles VII et de Louis XI qui, d'un pays en ruine au début du XV^e siècle, en avaient fait un Etat puissant.

La France, que laisse Anne à la suite de Louis XI, apparaît aux yeux de ses contemporains comme un état puissant, fort de son étendue - quelque 450 000 km² - et, surtout, de sa quinzaine de millions d'habitants; la France, à cette époque, pouvait se comparer à la Chine dans le monde actuel.

Mais alors que l'une après l'autre, les provinces étaient rentrées au bercail - l'Anjou, la Provence, le Roussillon, la Bourgogne, la Bretagne - un seul grand fief restait à l'écart de la couronne, un fief immense au centre du royaume: le Bourbonnais. C'est sur lui qu'Anne allait désormais exercer son autorité.



III^e partie : Son amour du Bourbonnais

Devenir duchesse de Bourbon ne représentait pas pour Anne la simple opportunité d'user d'un titre flatteur ni même d'acquérir des terres en si grand nombre qu'elles formaient un véritable État; un État princier, selon André Leguai. Non. Anne devenue bourbonnaise va aimer ce duché, y consacrer toute son ardeur, toutes ses qualités, se dévouer à lui à sa façon, énergique et totale. Entre Anne et le Bourbonnais, c'est une histoire d'amour qui a duré trente quatre ans.

Lorsqu'Anne installe définitivement sa « *démourance* » en Bourbonnais, le due de Bourbon, Pierre, est réellement le prince le plus puissant de France et ses territoires forment un vaste ensemble. Outre le Bourbonnais, l'Auvergne, le Forez, le Beaujolais, la Marche, il englobe plusieurs autres comtés et seigneuries ajoutés au fil des ans, voire quelques enclaves lointaines: Annonay, au sud de Lyon, et Clermont en Beauvaisis, au nord de Paris. De plus, Louis XI avait donné à Anne le comté de Gien et la vicomté de Thouars et de Châtellerault. Ce duché représentait l'étendue d'au moins 8 de nos départements actuels. Si l'on a coutume d'écrire que l'Allier s'est coulé dans les limites du Bourbonnais, encore faut-il préciser qu'il s'agit du Bourbonnais réduit par François I^{er} à ses anciennes limites; pas celui que connurent Anne et Pierre de Bourbon.

L'équipement du duché

Ce vaste espace, le due et la duchesse de Bourbon surent le gérer et le contrôler grâce à d'efficaces officiers, qui sans cesse, allaient d'une ville à l'autre. Aussi, Anne et Pierre veillent-ils, dès leur prise de pouvoir, à créer de nouveaux itinéraires qui s'ajoutent aux grands axes traditionnels.

Etre à la tête d'un duché, ce n'est pas seulement l'administrer, c'est aussi l'embellir. De nombreux vestiges portent encore la marque d'Anne de France: les églises, les couvents, les hôpitaux, profitent de la générosité du due et de son épouse. Sont ainsi fondés l'Hospice Saint-Gilles à Moulins en 1499, le chapitre de la Sainte Chapelle à Riom. Quant à la Sainte Chapelle de Bourbon- l'Archambault, commencée par Louis I^{er} de Bourbon, elle est achevée vers 1508. Enfin à Gien, Anne fonde un couvent des Minimes.

Anne éducatrice

Anne de France, mère aimante, est soucieuse de l'éducation de sa fille Susanne, née en 1491. Mère prévoyante, elle tient à lui transmettre son expérience de la vie. Rédigeant - de sa main, précise-t-elle - ses *Enseignements*, elle suit une tradition qui fut respecté par plusieurs rois de France. Saint Louis n'avait-il pas rédigé des « *Enseignements à sa fille Isabelle* », reine de Navarre.

Les "*Enseignements*" à Susanne constituent le testament intellectuel, moral et politique d'Anne de France. Anne y trace pour sa fille un plan de conduite face aux périls de la vie: *la parfaite amour naturelle que j'ai à vous*, écrit-elle dès la première phrase, *considérant l'état de notre pauvre fragilité et méchante vie présente, innumérables et grands dangers... me donne courage et vouloir de vous faire, tandis que je vous suis présente, petits enseignements, avertissant votre ignorance et petite jeunesse, espérant que en aucun temps en aurez souvenance, et vous pourroient quelque peu profiter.* »

Anne toujours présente

Pierre, étant mort à Moulins en 1503, Anne de France, duchesse douairière de Bourbon, âgée de 52 ans, fait bientôt figure de survivante. Autour d'elle les morts se sont succédées. La première à disparaître avait été Anne de Bretagne. Elle n'avait que 37 ans, mais elle était usée par

huit maternités et, confiant l'éducation de ses deux seules filles survivantes, Claude et Renée, à Louise de Savoie, elle s'éteignit à Blois au matin du 9 janvier 1514.

Puis, vint le tour de Louis XII, le 1^{er} janvier 1515, âgé de 52 ans.

Les deuils familiaux allaient atteindre Anne encore plus profondément. Elle vit ses espoirs ruinés lorsqu'en 1517, meurt le fils de Susanne et de Charles, neuvième et dernier due du Bourbonnais.

Anne se voit obligée d'inciter sa fille à préparer son testament. Le 15 décembre 1519, Susanne le rédige à Montluçon, alors qu'elle vient d'avoir vingt-neuf ans. Elle institue son époux unique héritier avec des droits absolus sans que quiconque puisse l'inquiéter. Une des clauses du testament prévoit même que les droits d'héritage pourraient être reportés sur les enfants de son mari, issus d'un autre mariage.

Susanne meurt le 25 avril 1521. Anne conduit sa fille jusqu'à sa dernière demeure pour qu'elle y repose près de son père, le due Pierre, en la chapelle du prieuré de Souvigny.

A son tour, Anne rédige, en juillet, son propre testament qui confirme en tous points celui de sa fille. Conformément au système féodal, elle prend soin de distinguer le cas de chacune de ses terres. Son gendre est son héritier universel. Anne pense donc avoir réglé la situation de manière intangible.

Mais, tel ne sera pas le cas.

Un nouveau monde

En ce début du XV^e siècle, les nations s'affirment, et les États prennent corps alors que l'on vient de découvrir le Nouveau Monde; il s'ensuit un formidable mouvement intellectuel, artistique et commercial.

En 1515, Rabelais a vingt ans. Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus, en a vingt-quatre ; Henri VIII d'Angleterre vingt-trois; Calvin seulement six ; Vésale, père de l'anatomie moderne, vient de naître; Thérèse d'Avila également. Charles Quint a quinze ans; Luther en a trente-deux et prépare son "éclat" pour 1517. Par contre les grands découvreurs du monde, les Colomb, Vasco de Gama, Magellan, appartiennent déjà au passé.

Le synchronisme du XVI^e siècle commençant est révélateur. En Belgique, Erasme (1469-1536) imagine son "Éloge de la Folie"; en Italie, Michel-Ange (1475-1564) décore la chapelle Sixtine; Giorgione (1477-1510) peint "la Tempête" et "les Trois philosophes"; en Allemagne, Grünewald (1465-1528) et Cranach (1472-1553) réalisent leurs meilleures œuvres.

Au cours de la même période, on découvre les dimensions réelles de la terre. Le renouveau géographique qui s'en suit produit une véritable révolution économique dont l'agent essentiel est le commerce maritime. Le temps des luttes féodales était terminé et l'Europe entrait dans les temps modernes.

Que sont les Bourbons devenus ?

Le Bourbonnais sera pendant longtemps oublié. Aux yeux de l'histoire, il n'en reste pas moins le berceau d'une dynastie royale: soixante-deux ans après la mort de Charles de Bourbon, à peine le XVI^e s'achevait-il, qu'un autre Bourbon allait relever la gloire de cette Maison. Henri III, en mourant, avait laissé le trône à Henri de Bourbon-Vendôme roi de Navarre, son cousin au... vingt-deuxième degré.

Les rapports entre le nom de Bourbon et la France devaient cependant se poursuivre jusque sous les Républiques, puisque ses députés siègent au "Palais-Bourbon", édifié par un membre de cette famille.

Près de nous, les Bourbons se retrouvent à Madrid avec le roi Juan Carlos, descendant de Philippe V, petit-fils de Louis XIV; et par les femmes et la branche d'Orléans à Bruxelles et à Luxembourg.

Et maintenant...

Anne de France, fille de Louis XI et duchesse de Bourbon, est une figure étonnamment moderne. La vocation, qui devait mener sa sœur Jeanne en religion, fut chez elle toute publique. Oui, on peut parler de vocation quand on découvre la vie d'Anne. Le mystère du destin qui la fait naître dans un berceau royal trace déjà son parcours. Fille, elle est placée d'emblée sur l'échiquier de la politique matrimoniale, stratégie majeure des rois pour s'assurer l'autonomie d'un royaume ou l'agrandir. Il est cependant certain qu'Anne fut profondément unie à Pierre jusqu'au moment où la mort les sépara.

Fille de roi, elle ne sera jamais reine. Mais elle est de lignée royale, et, à lui seul, le sang qui coule dans ses veines l'installe dans une préséance. Son sens politique lui donne une autorité qui fait d'elle la conseillère de ceux qui règnent. Intelligente et diplomate, mais respectueuse de la parole donnée, elle sut rassembler pour gouverner au lieu de diviser pour régner. Anne est une femme respectée que ses contemporains couvrent de louanges. En sa cour de Moulins, elle brille en véritable femme de lettres, mécène ouverte aux explorations les plus abouties de son temps.

Cette présence, le voyageur à la suite de Valéry Larbaud - dans Allen - est toujours convié à la découvrir. Son empreinte continue de s'imposer aux regards, dans la beauté d'une sculpture ou la finesse d'une architecture. C'est ce que nous font découvrir les "journées du patrimoine" qui sensibilisent le public à la sauvegarde de nos monuments. Le temps, dans son sillage, en a détruit beaucoup mais aussi laissé debout quelques-uns.

Ces vieilles pierres expriment non seulement le goût et la science des architectes qui les firent assembler, mais encore l'habileté et le courage de ceux qui leur donnèrent équilibre et grâce. Parmi nous, elles constituent autant de témoignages de ces humbles maçons qui, de leurs mains, surent nous délivrer un message transcendant leur courte vie.

Alors ?

Alors, ne faudrait-il pas que nous protégions mieux ces précieux vestiges, ne serait-ce que par courtoisie à l'égard de nos descendants ? Pourquoi les priver de ce que nous avons la joie d'admirer ? Et pourquoi ne pas trouver une nouvelle raison de vivre, en assumant cette responsabilité collective ?

Anne, en son temps, s'y est bien illustrée, car elle était consciente des enjeux qui entourent toute transmission d'un héritage culturel à la postérité. La difficulté demeure la même, quel que soit le siècle. Comment transmettre ? Que transmettre ?

Face à ces questions, chacun doit pouvoir se sentir concerné. - A une époque où l'individu l'emporte plus que jamais sur le groupe, ne serait-il pas temps de retrouver et de repenser la notion de "corps" autour de laquelle on pourrait inventer une nouvelle façon de "vivre en commun" ?

Autrefois, les confréries rassemblaient les hommes au sein de sociétés pour faire œuvre commune de charité (humanitaire, dirait-on aujourd'hui). Pourquoi ne pas renouveler les sociabilités d'antan en créant des réseaux qui se donneraient pour mission de sauver et transmettre les héritages de ceux qui vécurent sur cette terre, de ceux qui surent l'embellir mais qui disparurent comme nous disparaîtrons ? Car la beauté, elle, ne doit pas disparaître, et la mémoire de ceux qui lui consacèrent leur vie, pas davantage. Tout simplement parce que sans mémoire, il n'y a pas de futur. Sans racine, pas de fleur. Sans symbole, pas de sens. Dans un monde dominé par les violences de pouvoirs fous, il n'est guère de salut en dehors d'une confiance agissante en des valeurs de civilisation, valeurs républicaines et valeurs démocratiques.

Par fidélité à l'égard d'Anne de France qui a marqué le duché de son empreinte, nous devons tous nous considérer comme ambassadeurs du Bourbonnais; qui, dans les sociétés savantes; qui, dans les musées publics ou privés; qui, dans les festivals; qui, dans les participations aux initiatives locales, départementales et régionales; qui, dans la présentation de l'œuvre la plus célèbre qui existe chez nous le Triptyque du Maître de Moulins; qui, par des stages de formation historique ou artistique; qui, par l'édition; qui, par son humble travail contribuant à maintenir en beauté chaque coin du Bourbonnais.

L'homme du XX^e siècle ne s'y trompe pas qui aspire à de nouvelles formes d'être au monde. L'augmentation régulière de son temps libre devrait lui permettre de mieux construire son chemin et d'inventer lui-même un art de vivre qui s'inspirerait d'une identité porteuse de sens. Ne pourrait-il la découvrir où elle existe encore, en ce Bourbonnais qu'aima si fort Anne de France ? A la seule condition de lui consacrer cette part de vie libérée comme un don du ciel; même si ce don n'est qu'une conséquence... heureuse, celle-là, des *Temps modernes*, pour faire référence au célèbre film de Charlie Chaplin.

Ainsi, Bourbonnais et hôtes de passage, Bourbonnais comme ambassadeurs de notre histoire, Bourbonnais portant ce patrimoine en héritage, tous ensemble, nous pourrions nous inspirer des conseils de Valery Larbaud:

« Lutter contre la tendance des choses à aller vers le pire pour organiser et pour construire. Mais aussi pour faire connaître et pour faire aimer. »

Forts de cette commune générosité :

- face à des blocs de pierre, nous pourrions mieux imaginer la maison à bâtir,
- face à des champs de blé, nous pourrions mieux imaginer l'humanité à nourrir
- face à de jeunes enfants, nous pourrions mieux imaginer et mieux préparer leur avenir.

Serait-il plus beau programme de vie ?

Sincèrement, je ne le crois pas.

*
* *
*